

ΤΙΣ ΨΙΝΑΧΕΝΟΥΩ ΟΠΤΙΝ ΟΙ ΝΕΥΒΑ
ΗΧΟΟΣ ΔΕΧΕΠΕΤΝ ΛΨΩ ΠΕΖΝΤΙ
ΤΕ ΦΟΝ ΚΟΥ ΕΙΧΝΑΣ ΟΥΩΝΤΗ ΜΝΤ Ε

CAHTERS

ΔΥΩΥΝΑΧ... ΕΜΝ ΔΟΥ... ΙΑΥΝ ΨΧΩΛΚ ΜΠΙΤΕΣ ΝΤΕ ΔΥΩΝ
ΜΝΤ Ε... ΜΑΡΤΙΑ... ΜΠΙΟΥ... ΠΚΕΘΟΥ ΔΥ

ΜΕΤΑΝΟΙΑ

Υ ΒΡΙΖΕ ΜΝΟΥ ΜΑΡΕΡΩ ΜΕΣΕΡ ΠΑ
ΩΝΤΕ ΥΝΟΥΝ Ψ ΕΠΙΘΟΥ ΜΕ ΔΩΝ
ΡΡΕ ΔΥΩ ΜΑΥΝΟΥ Ψ ΗΡ Π Β Β Ρ Ρ Ε Δ
ΟΝ Δ Σ Χ Ε Κ Δ Σ Ν Ν ΟΥ Π Ω Γ Δ Υ Ω Μ
Ε Ψ Η Ρ Τ Τ Ν Δ Σ Ε Δ Σ Κ Ο Σ Β Β Ρ Ρ Ε Ψ Ι Ν Δ Ψ
Ψ Τ Ε Κ Α Ψ Μ Α Υ Χ Ϊ Ο Τ Ο Ε Ι Σ Ν Δ Σ Δ Ψ Τ
Ψ Δ Ε Ι Ε Π Ε Ι Ο Υ Ν Ο Υ Π Ω Γ Ν Α Ψ Ψ Π Ε
Ε Χ Ε Ι Σ Χ Ε Ε Ρ Ψ Δ Σ Ν Α Υ Ρ Ε Ρ Η Ν Κ Μ
Υ Ε Ρ Η Ψ Ζ Μ Π Ε Ι Η Ρ Ο Υ Ψ Γ Σ Ε Ν Δ Χ Ο Ο



Τ Τ Α Υ Χ Ε Π Ψ Ω Ν Ε Ε Β Ο Λ Δ Υ Ω Υ Ν Α Τ Ε
Ν Ε Π Ε Χ Ε Ι Σ Χ Ε Ε Ζ Ε Ν Μ Ι Κ Α Ρ Ι Ο Σ Ν Ε Ν
Ο Ν Δ Χ Ο Σ Δ Υ Ω Ε Τ Ο Υ Τ Π Ψ Ε Τ Ε Τ Ν Δ
Α Τ Μ Ν Τ Ε Ρ Ο Ψ Ε Ν Τ Ω Τ Ν Ζ Ν Ε Β Ο Λ

14

1978

revue trimestrielle

CAHIERS METANOIA

Rédaction • Administration
Marsanne, 26200 Montélimar

Tél : (75) 90.30.44 Marsanne
Association déclarée, loi de 1901
CCP 6364-15 Lyon ASS Métanoia

Le directeur de la publication :
Émile GILLABERT

Imprimé en France 06/78

Dépôt légal n° 06/78

Imprimerie Offset-Service
à La Voulte

CAHIERS METANOIA

SOMMAIRE

EDITORIAL

LA GNOSE	p.3
« EN QUETE DE LA GNOSE »	p.4
UNE QUERELLE SANS OBJET	p.7

COMMENTAIRE DE L'EVANGILE SELON THOMAS	p.11
----------------------------------------	------

LOGION 22	p.11
-----------	------

ETUDES	p.24
--------	------

LES MANUSCRITS DE NAG-HAMMADI A PROPOS DE « CELUI QUI »	p.24 p.30
------------------------------------------------------------	--------------

BIBLIOGRAPHIE	p.32
---------------	------

POESIES	p.39
---------	------

Comment se procurer les Cahiers Métanoïa ?

Les Cahiers sont servis d'office aux membres de l'Association Métanoïa ; ils ne sont pas vendus au numéro. Le contenu même des Cahiers ne peut en faire une revue d'étalage. Pour recevoir régulièrement la revue, prière de remplir le Bulletin d'adhésion à l'Association ci-joint et de le retourner aux *Cahiers Métanoïa*, Marsanne, 26200 Montélimar.

La contribution demandée aux membres peut paraître élevée. Mais la nature même de notre recherche n'intéresse qu'un petit nombre ; en effet, combien sont autour de nous ceux que préoccupe réellement le trésor qui ne périt pas ? log. 76.

Quelle que soit la date de votre adhésion, vous recevrez les 4 cahiers de l'année.

Si vous désirez acquérir les cahiers déjà parus, veuillez ajouter au règlement de votre cotisation le ou les montants indiqués ci-dessous :

- cahiers 1975 100 F
- cahiers 1976 100 F
- cahiers 1977 100 F

Comment faire connaître les Cahiers ?

Il dépend de chacun de nous que les Cahiers aillent à ceux qui, peut-être sans le savoir, les attendent dans la solitude. Sur demande émanant d'un Associé, nous adresserons, à titre de spécimen gracieux, un exemplaire de la revue à toute personne qu'il nous indiquera, susceptible d'accueillir notre démarche comme il l'a lui-même accueillie.

D'avance merci !

ÉDITORIAL

LA GNOSE

L'étude étymologique parue dans le Cahier 13 nous a permis d'approfondir le contenu du mot gnose (du grec gnôsis = connaissance). Nous avons pu nous rendre compte que l'acception du terme gnose ne rappelait en rien la signification que le christianisme a traditionnellement réservée à ce terme.

En effet, les hérésiologues (1) nous ont présenté la gnose comme une hérésie du christianisme primitif. Elle nous était connue par les écrits d'un Irénée, d'un Tertullien, d'un Hippolyte. . . , comme une déviation de la religion chrétienne des premiers temps. Selon ces auteurs religieux, les gnostiques mettaient fortement l'accent sur le problème du mal et méprisaient la matière. Le grand problème qu'ils s'efforçaient de résoudre était celui de l'origine du monde matériel : comment un Dieu parfait a-t-il pu créer ce monde matériel qui est le domaine du mal ou de la perdition ? Les réponses à cette question fondamentale étaient diverses, donnant naissance à des doctrines multiples qui ont été englobées sous le vocable de gnosticisme. Néanmoins, la démarche commune des gnostiques pour tenter de résoudre les énigmes du monde porte le nom de gnose. Un autre trait commun était le rejet de la rédemption : les gnostiques n'attribuaient aucune valeur au sang versé par le Sauveur pour l'expiation des péchés.

Les étapes d'une réhabilitation

Le temps qui passe voit s'élargir et s'approfondir la notion de gnose. Réduite pendant longtemps aux dimensions d'une hérésie par l'Eglise d'Occident, elle retrouve peu à peu son vrai visage. Antérieure au christianisme, ce n'est que par intermittence qu'elle a eu par la suite partie liée avec le christianisme. Dès lors, ce que nous connaissions par les hérésiologues ne pouvait qu'être partiel et partial. C'est un peu comme si nous demandions aux écrivains latins de la Rome des Césars de nous renseigner sur la religion des Gaulois et sur les cérémonies présidées par les druides. . .

1. Ecrivains ecclésiastiques ayant dénoncé et stigmatisé les hérésies.

La découverte en 1945 à Nag Hammadi, en Haute-Egypte, d'une bibliothèque gnostique cachée dans une jarre apporte une contribution capitale à la connaissance de la gnose restée jusque là très fragmentaire et orientée. Il devient désormais difficile de dénombrer tous les travaux qui rendent compte de cette découverte : articles dans les revues savantes, dans la grande presse, ouvrages de spécialistes, travaux d'esotéristes, etc.

L'Evangile selon Thomas, le plus prestigieux des manuscrits exhumés, a fait, à lui seul, l'objet de nombreuses études et a été édité en plusieurs langues. L'édition en 1959 de MM. Guillaumont, Puech, Quispel et Till, devait être suivie à court terme d'une édition critique et complète. Ce travail, patiemment attendu, ne vit par le jour. . . L'équipe du début s'est-elle dissoute ?

« EN QUÊTE DE LA GNOSE »

Par contre l'un des auteurs, M. H.-C. Puech, vient de faire paraître un ouvrage sur la gnose en deux volumes (1) dont le second est entièrement consacré à l'étude et aux commentaires de l'Evangile selon Thomas. A-t-il été amené à faire cavalier seul ? - Une traduction des logia est donnée en tête du volume qui est, à peu de chose près, celle de l'édition de 1959.

Nous nous proposons de rendre compte de cet ouvrage sur la gnose et l'Evangile selon Thomas non parce qu'il a le mérite de l'actualité, non à cause de la notoriété du professeur au Collège de France, mais en raison des larges perspectives qu'il ouvre et dont l'auteur ne mesure peut-être pas toute la portée. C'est du reste ainsi que se préparent les grandes mutations. Les œuvres qui les annoncent portent en elles des signes précurseurs et détiennent des virtualités que leurs auteurs ne perçoivent pas ou pressentent confusément. A cet égard la Synopse des quatre Evangiles de P. Benoit et M. -C. Boismard, professeurs à l'Ecole biblique de Jérusalem, est significative. Etablissant la genèse des évangiles canoniques, les auteurs nous montrent que le texte que nous possédons est l'aboutissement relativement tardif de plusieurs versions successives au cours desquelles le message a été modifié, amplifié, bref adultéré. La science a des exigences qu'ignore l'apologétique. La situation de celle-ci devient précaire lorsqu'on enlève à la base de l'édifice des pierres du mur porteur. . . L'œuvre de M. Puech annonce également en filigrane des événements importants. Le savant les pressent lorsqu'il nous livre, dans le premier volume, à la fin d'une étude importante intitulée où en est le problème du gnosticisme : « Peut-être n'est-il pas téméraire de dire que nous sommes à un tournant décisif de l'histoire du problème du gnosticisme. »

1. En quête de la Gnose, H.-C. Puech, Gallimard, 1978.

Ce tournant n'amène-t-il pas un renversement, un retournement ? N'est-il pas l'amorce d'une métanoïa qui marque la fin d'un cheminement condamné jusqu'ici à être souterrain, et l'établissement au grand jour d'une recherche ésotérique qui correspond à la quête essentielle de l'homme d'aujourd'hui ? Le feu que Jésus préserve jusqu'à ce qu'il embrase (log. 10) peut bien être à la veille de s'allumer. Il est évident que la Parole doit d'abord s'adresser à l'individu qui s'ouvre à l'aventure du Royaume intérieur mais ce n'est pas la trahir que d'en supputer les prolongements sur le plan d'un retour général à nos origines, encore qu'il faille être prudent comme le serpent lorsqu'il s'agit de projection dans le temps. Or le retour à l'origine est bien l'unique tâche que s'assigne le gnostique : il entend retrouver le monde perdu de son origine par la connaissance (gnôsis) et la reconnaissance (épignôsis) de sa condition véritable.

L'œuvre du savant

Qui ne voit que l'attitude essentielle des gnostiques est réellement métaphysique ? Et pourtant, disons-le d'emblée, M. Puech n'est pas métaphysicien et ne se soucie pas de l'être. Le spécialiste de la gnose et de la littérature chrétienne ancienne, qui nous livre dans son ouvrage le fruit d'une recherche poursuivie patiemment depuis cinquante ans, ne cherche pour ainsi dire jamais à dégager de la doctrine les traits essentiels qui en font une métaphysique. Il ne tente pas d'établir les correspondances entre la grande gnose - celle d'un Basilide, d'un Carpocrate, d'un Valentin, ou celle qui se dégage de l'Évangile selon Thomas - avec l'enseignement de l'hindouisme et plus spécialement celui du Vedanta. On peut objecter qu'ainsi il ne risque pas de tomber dans le syncrétisme. Mais le danger du syncrétisme existe également à l'intérieur de la gnose et on le court dès qu'on veut dégager des traits communs entre différentes doctrines comme, par exemple, la notion de l'espace - temps chez les gnostiques. Néanmoins, lorsque les rapprochements surgissent pour ainsi dire spontanément et en quelque sorte de l'intérieur, on ne peut plus parler de syncrétisme.

Il reste que M. Puech scrute la gnose en savant, c'est-à-dire en observateur « impartial » ; il étudie les doctrines ésotériques et les thèmes gnostiques en anthropologue - le terme anthropologie revient souvent sous sa plume. Il demeure ainsi plus ou moins extérieur à la chose observée. Or, entre la chose observée et la chose vécue, il y a toute la distance qui sépare le concept intellectuel de l'expérience.

L'homme de science délimite, par honnêteté et par modestie, le champ de son investigation. Il reste à l'entrée du parcours initiatique qui est, en l'occurrence, celui du gnostique. Pour que l'exploration soit complè-

te, il faut que l'ésorétiste assure le relais et soit à même de partager par sympathie élective les heurts et malheurs de l'aventure qu'il entreprend d'explorer. Toutefois, si l'étude de M. Puech demeure en quelque sorte extérieure au regard que le gnostique porte sur sa condition, qui est aussi la nôtre, elle n'empêche pas de déceler la sympathie de l'auteur envers l'objet de son étude. Celui-ci voue à la pensée gnostique une sorte de prédilection par rapport à la pensée chrétienne et à la pensée grecque. Tout se passe comme si l'attrait secret de l'homme pour une forme de pensée ésotérique était neutralisé par les exigences officielles que requiert la chaire du professeur. Pourtant, les meilleures pages de l'ouvrage sont celles où l'auteur goûte à la saveur du fruit et paraît trouver dans l'enseignement gnostique une réponse à sa propre quête : « En découvrant dans l'étrangeté de sa condition actuelle et dans la conscience qu'il en prend le signe sûr de sa nature et de son origine transcendantes, en s'affirmant en face du monde comme radicalement étranger à lui après s'y être senti tel et avoir récusé, puis nié toute relation avec lui autre que contingente ou accidentelle, le gnostique a franchi une étape capitale sur la longue voie au bout de laquelle il espère obstinément trouver son salut et qui, en fait, le conduit peu à peu à se trouver lui-même en lui-même » (1). Cependant, les précautions et les ménagements ne tardent pas à refaire surface et le très beau chapitre sur La Gnose et le temps se termine par un rétablissement où l'Université, l'Eglise et l'homme « officiel » retrouvent leur compte : « Songeons à l'absurdité que représentaient pour un esprit grec les aventures d'un Eon, de l'immuable éternité ; à la scandaleuse impiété qu'était pour un fidèle de la Grande Eglise un Christ détaché de l'histoire, un Sauveur fantôme et en révolte contre le Créateur. » (2)

Ces réserves ne nous empêchent pas de reconnaître l'importance de l'ouvrage de M. Puech. Les matériaux qu'il met à notre disposition sont considérables et constituent une base de travail indispensable à une appréciation de la gnose au niveau métaphysique. Autrement dit, les divers problèmes historiques, exégétiques, philologiques ou autres, que pose l'établissement des textes nouveaux ont été abordés et traités et, lorsqu'ils ne l'ont pas été directement, M. Puech nous donne l'état de la question.

Il n'en demeure pas moins que, sur le plan métaphysique, qui est celui sur lequel nous entendons nous placer pour apprécier la gnose, l'essentiel reste à faire. L'historien de la Gnose et des débuts du christianisme, même lorsqu'il nous donne des études qui proposent des vues générales sur la Gnose, ne vient pas à bout des fâcheuses malversations dont les gnostiques furent les victimes. Certains malentendus subsistent qui ont trait à l'essence même de la doctrine : d'où les contradictions, les hésitations, les rétablissements, les confusions qui se traduisent par les affirmations répétées du caractère provisoire des études publiées.

1. En quête de la Gnose. Vol. I, p. 213, Gallimard 1978

2. Idem vol. I, p. 270.

UNE QUERELLE SANS OBJET

L'Évangile selon Thomas, en particulier, souffre des ambiguïtés que les savants ne sont pas parvenus à surmonter. Il est littéralement soumis à une opération de matraquage. Parfois on le dit gnostique ; mais, comme on a toujours fait ressortir que les gnostiques étaient des dualistes acharnés, on s'aperçoit alors que son enseignement, qui ramène tout à l'unité, ne peut décidément pas être entaché de dualisme. Comment surmonter la contradiction ? Eh bien ! on parlera de coloration gnostique ou on avancera que les logia qui ont leur parallèle dans les évangiles canoniques ne sont pas gnostiques, tandis que les autres le sont.

Lorsqu'on est pétri de culture grecque et de doctrine chrétienne, on ne peut envisager comme hypothèse de travail que l'original de l'Évangile selon Thomas soit en copte, ce qui amène M. Puech à déclarer à propos de cet Évangile : « . . . l'écrit, dans son ensemble, tel qu'il nous est offert en copte, suppose un original grec, dont il n'est que la traduction ou une adaptation » (1). Une telle affirmation allait pour ainsi dire de soi, d'autant que la découverte de Nag-Hammadi avait permis d'identifier des lambeaux de textes grecs déjà connus : les manuscrits d'Oxyrhynque ; oui, mais un savant coptologue, M. Garritte, signalait dès 1960 (2) que la version copte de l'Évangile selon Thomas était antérieure aux versions grecques d'Oxyrhynque . . . Comme on le voit, la question reste posée.

La confusion subsiste lorsque M. Puech signale « l'allure inorganique de la masse des logia » et l'origine disparate (3) des éléments, ou lorsqu'il cherche à préciser la date de la composition du texte, ou encore lorsqu'il parle de l'authenticité ou plutôt de l'inauthenticité des logia (4)

A un certain moment, M. Puech relève l'amputation d'un logion de l'Évangile selon Thomas et emploie ce mot parce que, confronté à deux parallèles grecs, le logion en question ne porte pas la mention de la résurrection du corps (5). Il termine son étude par l'affirmation : « De toute façon, il (le logion) ne saurait être tenu pour une parole authentique de Jésus » (6). Pour notre part, nous serions porté à considérer comme plus archaïque, et donc plus authentique, la version qui ne fait pas allusion à la résurrection du corps.

1. En quête de la Gnose, Vol. II, p. 34 et p. 41.

2. Le muséon, revue n LXXIII, 1 - 2, Louvain 1960

3. En quête de la Gnose, Vol. II, p. 45.

4. En quête de la Gnose, Vol II, p. 54.

5. En quête de la Gnose, Vol. II, pp. 53 et 60

6. En quête de la Gnose, Vol. II, p. 62

Les étapes d'une recherche

De 1957 à 1961, dans son cours magistral, M. Puech donne un commentaire qui se veut au départ «intégral et minutieux» de l'Évangile selon Thomas et, pour ce faire, il suit l'ordre numérique. Il étudie chaque logion «pas à pas, sous tous ses aspects et en ses moindres détails» (1). Cependant, dès 1961, il se rend compte que l'entreprise est interminable. Il est visiblement découragé par les questions insolubles que pose à tout instant la critique textuelle de l'Évangile selon Thomas confronté aux évangiles canoniques. A partir de ce moment-là, c'est-à-dire de 1961 à 1972, le Professeur change de méthode. Se rendant de plus en plus compte du caractère «gnostique» de l'Évangile selon Thomas, il précise sa nouvelle orientation : «La tâche... équivaut à tenter de lire le document avec les yeux d'un «gnostique», à s'efforcer de le comprendre et de l'interpréter eu égard à la «gnose» dont, dans la version qu'en conserve la bibliothèque de Nag Hammadi, il a chance d'être l'expression» (2). Depuis lors, chaque année ou presque, M. Puech prend soin de repreciser son objectif tout en reconnaissant d'emblée que certains logia se montreront réfractaires au traitement systématique auquel il a décidé de soumettre le corps tout entier de la collection. (3) Il n'empêche que l'auteur a tendance à ne retenir que les logia qui confirment ses thèses. C'est ainsi qu'après avoir stigmatisé l'attitude fondamentale du gnostique envers le monde, le corps, la chair et tout ce qui y touche, après avoir de mille manières dépeint cette hostilité qui commande la rupture et la vigilance, M. Puech tente, avec exemples à l'appui, de retrouver dans l'Évangile selon Thomas la même attitude essentielle devant la condition temporelle de l'homme, condition qui ne lui apporte que déchéance, misère, abomination, douleur et déchirement et en présence de laquelle on ne peut que se sentir étranger (allogènes).

Ce que M. Puech ne dit pas, c'est que dans notre Évangile l'anti-thèse est aussi facile à développer que la thèse et que les contradictions apparentes du dualisme se résolvent dans l'unité transcendante. Mais ce qui est vrai de l'Évangile selon Thomas l'est-il aussi de la gnose en général ? Si elle est enferrée dans un dualisme outrancier et forcené, suivant les attaques des hérésiologues (et la plupart des auteurs modernes continuent d'enfourcher ce cheval de bataille, - nous pensons par exemple à un M. Doresse, qui semble n'avoir consacré la plus grande partie de sa vie à l'étude de la Gnose que pour la traiter avec hauteur et condescendance),

1. En quête de la Gnose, Vol. II p. 87

2. En quête de la Gnose, Vol. II p. 93

3. En quête de la Gnose, Vol. II p. 94

si l'homme est irrémédiablement voué à la déchéance et à la mort, alors il est impossible de concilier Evangile et Gnose. Par contre tout change si la prise de conscience du caractère illusoire, trompeur et angoissant amène le gnostique à sentir comme aliénante sa présence au sein de la création. Tout change si la recherche amène le gnostique à réfléchir sur son identité véritable, s'il peut aboutir à la constatation que son être authentique est immortel, comme nous l'enseigne, par exemple, l'épître d'Eugnoste. Si, enfin, la grande gnose et l'Evangile selon Thomas convergent tous deux vers l'Un, dans le dépassement des contradictions apparentes des inverses complémentaires, alors tous les signes sont inversés, alors il n'est pas trop téméraire de dire, pour reprendre l'expression de M. Puech, que nous sommes à un tournant décisif de l'histoire du problème du gnosticisme.

«Si l'on veut être équitable envers le gnosticisme écrit encore l'auteur de «En quête de la Gnose», il faut l'être jusqu'au bout».

Lorsqu'une œuvre se poursuit sur une longue durée - la première étude de M. Puech qui figure dans l'ouvrage remonte à 1934 - et lorsque la recherche entreprise, est remise en question par des découvertes comme celle de Nag-Hammadi, on souhaiterait aller droit au but et connaître la pensée actuelle de l'auteur sans avoir à en suivre les nombreux développements quelquefois contradictoires. On souhaiterait surtout partager la sympathie de l'auteur pour son sujet sans avoir à subir les réticences du professeur qui paraît interloqué par la quête profonde de l'auteur. Cette constatation, pour regrettable qu'elle apparaisse, n'a rien d'étonnant lorsque l'on songe à l'orientation officielle de la recherche. Parlant des aspirations du public qui s'intéresse surtout à la science pour les conséquences métaphysiques qu'on peut en tirer, Jean E. Charon écrit : «...Les «scientifiques» ne lui (le public) parleront que très rarement de tels sujets «métaphysiques», tout simplement parce que leurs recherches ne sont pas autorisées par les patrons de la science «officielle», à être orientées vers de tels sujets métaphysiques. Encore une fois, on refuse aux grands thèmes métaphysiques d'être objets de la recherche scientifique.» (1)

Cela dit, il est permis d'affirmer que la contribution de M. Puech à la réhabilitation de la Gnose revêt une importance exceptionnelle.

1. L'Esprit cet inconnu, P. 37, Ed. Albin Michel, 1978

COMMENTAIRE DE L'ÉVANGILE SELON THOMAS

LOGION 22

1 JESUS VIT DES PETITS QUI TETAIENT.
2 IL DIT A SES DISCIPLES :
3 CES PETITS QUI TETENT SONT SEMBLABLES A CEUX
4 QUI ENTRENT DANS LE ROYAUME.
5 ILS LUI DIRENT :
6 ALORS EN ETANT PETITS
7 ENTRERONS-NOUS DANS LE ROYAUME ?
8 JESUS LEUR DIT :
9 LORSQUE VOUS FAITES LE DEUX UN,
10 ET FAITES L'INTERIEUR COMME L'EXTERIEUR,
11 ET L'EXTERIEUR COMME L'INTERIEUR,
12 ET LE SUPERIEUR COMME L'INFERIEUR,
13 AFIN DE FAIRE LE MALE ET LE FEMININ
14 EN UN SEUL
15 POUR QUE LE MALE NE DEVIENNE MALE
16 ET LE FEMININ NE DEVIENNE FEMININ ;
17 LORSQUE VOUS FAITES DES YEUX A LA PLACE D'UN ŒIL,
18 ET UNE MAIN A LA PLACE D'UNE MAIN,
19 ET UN PIED A LA PLACE D'UN PIED,
20 UNE IMAGE A LA PLACE D'UNE IMAGE,
21 ALORS VOUS ENTREREZ DANS LE ROYAUME.



Le logion 22 m'est apparu d'une importance capitale, d'une grande clarté, mais plus difficile à commenter avec nos mots qui souvent obscurcissent ce qui est si lumineux.

Après le logion 21 qui contient de si durs avertissements, logion que j'ai ressenti comme s'adressant à un «esprit mâle» (ou à l'aspect mâle de notre esprit) bien qu'il fût réponse à la question d'une femme - mais quelle femme ! - voici un logion qui parle directement à une sensibilité de femme.

Nul doute qu'il ne s'agisse de ces nouveau-nés de sept jours qui ne se laissent pas distraire de la tétée. Ils têtent comme si leur vie en dépendait, et c'est exactement cela. Rien ne vient se glisser entre eux et ce qu'ils font, ni pensée, ni savoir, ils sont tout entiers à ce qu'ils font, ils sont sans partage.

Je garde le souvenir émerveillé d'avoir contemplé souvent mes nouveau-nés dormant, ou tétant. Cette contemplation suscitait un tel sentiment de respect et d'adoration au plus intime de moi-même qu'il ne restait plus de place pour autre chose. Instants si pleins qu'il ne reste plus de place pour aucun désir et qu'on se sent comblé.

Certes, la petitesse du nouveau-né, sa fragilité apparente, son abandon font naître le désir de le protéger, mais si on le contemple avec un autre regard, on peut ressentir quelles forces extraordinaires l'habitent toutes tournées vers l'intérieur, ni distrait, ni éparpillé, faisant l'extérieur comme l'intérieur.

Faire le deux Un, se dit si simplement, mais recouvre l'acte le plus difficile à accomplir. Notre condition humaine, l'expérience, éducation et religions nous ont appris que nous étions séparés. Mais il n'a jamais été question, ni du retour à l'Un, ni de l'Unité originelle. Nous sommes prisonniers de nos habitudes de pensée. Pour nous, le nouveau-né est infiniment faible, ignorant, nul. Il a tout à recevoir, c'est-à-dire qu'il lui reste à apprendre la dualité. C'est sur ce point que nous pouvons songer à renverser nos principes d'éducation et recevoir l'enseignement que les nouveau-nés et les enfants qui grandissent nous donnent, au lieu d'inculquer d'autorité nos principes traditionnels.

Ensuite, malgré ce regard nouveau sur toutes choses et sur nous-mêmes qui nous vient de notre métanoïa, il est extrêmement difficile de trouver des mots pour exprimer l'Un. Jésus nous l'explique clairement : ce que nous ressentons comme contraire depuis que nous avons des souvenirs ne l'est que selon l'ancien regard, exactement comme si nous avions à retrouver ce que nous avons perdu de vue et de compréhension :

«Celui qui a créé l'intérieur (de la coupe) est aussi celui qui a créé l'extérieur». La médecine et la psychanalyse l'apprennent à nos cerveaux modernes, comme une découverte récente. Il s'agit de nous-mêmes, esprit et corps imbriqués, pensée et paroles en harmonie ; les parties obscures et cachées (l'inconscient ou ce qu'on désire dissimuler) devenant claires et limpides, remontant à la surface.

«Il n'y a rien en effet de caché qui n'apparaîtra
Et il n'y a rien de recouvert
qui, à la longue, ne puisse être dévoilé».

A nous de vérifier sans cesse, honnêtement, rigoureusement s'il n'y a pas de mensonge. Notre transformation intérieure que nous cachons même à notre entourage proche par honte, fausse pudeur, crainte de réactions etc. ., éclatera au grand jour le moment venu, ou alors il n'y a rien, ni transformation, mais échec et tromperie (de notre moi indétrônable).

V. 12 - Invitation à ne faire ni l'ange, ni la bête, car les deux sont en nous comme tous les degrés d'être. Si nous faisons l'un ou l'autre, nous perdons le reste et restons séparés. A nous de trouver l'heureux équilibre sans rien renier. Pour entrer dans le Royaume, il faut devenir l'Homme, lieu du mariage du Ciel et de la Terre, Matière-Lumière, pont entre le monde créé et le monde Créateur, comme nous l'enseigne «Le Premier Homme, Jésus, le maître» (entretien 78 p. 265).

V. 13 - Il y a aussi plusieurs degrés de compréhension. «Dieu a créé l'homme mâle et femelle. . . Il s'agit déjà d'assumer sa sexualité sans s'opposer à l'autre. Jésus ne nous conseille pas de nier notre sexualité, ce qui reviendrait, par le contre-effet du refoulement, à déclencher de terribles forces destructives. Isoler le mâle et le féminin, empêcher le mariage, laisser stériles ses deux moitiés d'Un.

L'accomplissement, c'est de porter des fruits et pour cela le mariage du mâle et du féminin est indispensable. Mais il ne s'agit pas seulement du couple et de l'enfant, il s'agit de faire le mâle et le féminin en un seul en nous-mêmes, pour être unifié, ne pas laisser séparées ou opposées des forces qui s'attirent et se complètent (encore une fois terre et ciel) pour porter des fruits, mettre au monde le nouveau-né, et l'opération doit s'accomplir en nous-mêmes. Jésus nous l'enseigne, l'Ange des Dialogues nous le répète inlassablement (entretiens 46 - 47 et d'autres). Faites l'Homme nouveau, aidez à naître le Nouveau-Né en nous avec un nouveau regard, une nouvelle oreille, une nouvelle mentalité. Mariage et Naissance s'accompliront, s'accomplissent déjà peut-être dans le secret de notre être.

M.-F: Henry



La clef qui m'ouvre la porte du Royaume est là, dans les paroles de Jésus merveilleusement imagées, simples, précises. Pourquoi la serrure se dérobe-t-elle à l'ineffable pénétration ?

Je suis égaré, fourvoyé, noyé dans le multiple, tant et si bien que l'association clef-serrure ne joue plus.

La porte du Royaume, qui m'ouvre l'accès à ma véritable identité, à mon unique Réalité, reste obstinément close.

Au-delà de cette porte, le Royaume s'étend sur la terre entière.

Dire que je reste privé de cette vision !

Je suis aliéné, je vis dans l'illusion de l'absence. Alors que tout peut surgir en cet instant même. La conscience de la Présence peut à cette minute précise m'envahir.

Puisse-t-elle m'être donnée ! Jésus a dit : «Celui qui boit de ma bouche deviendra moi.»

Oui, tout peut changer, je le sais. Certain mantra est de nature à faire fondre clef, serrure et porte. Lorsqu'il opère, c'est la Présence qui m'échoit. Je suis en harmonie, en «haute fidélité», avec l'univers. Je suis réellement vivant. Je suis le Vivant. Le passé et le futur se sont estompés.

Il n'y a plus ni «quand» ni «où».

Mon mental dualiste s'est tu. Cherche-t-il à nouveau à pointer l'oreille ? Il m'est devenu comme étranger.

Bien sûr, il a l'art et la manière de se singulariser et, pour me distraire de la Présence, il me fait du cinéma. Par exemple, il va me brandir, dans une lumière d'apocalypse, le spectre de la mort. Or, fait curieux, cela ne me touche pas, cela ne me concerne pas. . . aussi longtemps que je ne retombe pas dans l'illusion de l'absence.

Mon mental n'est pas le seul artisan de mon aliénation. Mes sens me jouent également des tours pendables. A les écouter, je ne suis pas seulement deux, je suis multiple, indéfiniment multiple. Ils m'invitent à une fête qui n'en finit pas. Heureuse fête, du reste ! Je suis heureux d'avoir vécu la fête, sans regret. Même si, quelquefois, elle finit mal. Prolongée indûment, elle risque de devenir lassante.

Je suis faible avec mes sens. Comme dit le poète, ils ont l'art d'évoquer les minutes heureuses. Au reste, ils sont bien avisés d'évoquer. Ne vaut-il pas mieux évoquer qu'invoquer, chercher la libération dans la fête plutôt que de solliciter la prise en charge ?

Une page est tournée.

Je n'ai plus le goût d'invoquer, de solliciter la protection.

Jésus a dit comment faire pour liquider les tutelles, pour n'avoir plus peur. Est-ce que le tout petit enfant à la mamelle a peur ?

Fini le temps de l'invocation.

Reste le temps de l'évocation, oui mais pas une évocation
qui me prolonge et finit par m'aliéner,
pas une évocation qui encombre le paysage,
pas une évocation qui fait partir en voyage,
par contre, une évocation nouvelle, d'une vie nouvelle, une évocation
de l'éternité retrouvée.

Je ne célèbre plus ce qui me disperse.

Je ne magnifie le Divers qu'en association avec l'Un.

Je chante le retour, la main qui ne retient pas, l'œil qui ne fuit pas,
l'oreille qui attend, la source d'où je viens, le visage sans image que je re-
connais.

Plus de dehors ni de dedans, de haut ni de bas, de désirs à assouvir,
de pulsions à libérer, de privilèges à sauvegarder, de virilité à afficher, de
séduction à exercer.

Je suis là dans le commencement, simple en esprit, simple d'esprit.

Emile Gillibert



Dans les écritures sacrées de l'Orient comme dans l'Évangile selon
Thomas, l'enfant est comparé à un ange. L'enfant vit à travers ses impres-
sions sensorielles et ne se laisse pas entraîner dans une activité mentale,
car, tout simplement, celle-ci n'est pas encore formée. C'est l'état de
bonheur.

Ce tout petit de sept jours a à peine développé son stock de souve-
nirs qui très tôt le maintiendra dans le passé ou le projettera dans le futur.
Mais auparavant il s'imprègne du flot d'impressions immédiates toujours
changeantes et, contrairement aux adultes, ne s'attarde pas dans la houle
de ses expériences ni ne s'échappe dans une image de conjectures de ce que
cela aurait dû être. Par contre il est vivement occupé de connaître le monde
et de trouver la chair «produite à cause de l'esprit» (29). C'est la merveille.

Alors, les disciples questionnent s'ils doivent devenir petits. Si seu-
lement, au lieu de s'inquiéter d'eux-mêmes, ils s'interrogeaient au sujet
du lieu de la vie comme Jésus le leur a suggéré auparavant ! (4)

Il est entendu que l'ego, étant latent dans l'enfant, n'attend qu'à
être éveillé et protégé. Tandis que l'ego du Sage est d'abord consciemment
et enfin totalement détruit. Anéanti. Et, parce que sa conscience se trouve
dans l'Un, il parle souvent sous forme d'énigmes de ce qui est, de par son
essence même, au delà de la pensée.

«lorsque vous faites le deux Un»

Dans ce logion, Jésus donne à ses disciples ce qu'il y a de plus profond et de plus précis dans son enseignement. Rien que ce précieux noyau pourrait suffire à réaliser l'éternel. Le sens y repose, silencieux, occulte et intangible. On pourrait grossièrement y extraire la pensée que ce n'est pas par un accroissement de l'individu que le Royaume sera conquis. C'est clair parce que : Royaume et individu fond «deux».

C'est seulement lorsqu'on aura effacé la dualité en tous lieux, uni tous les pôles, superposé sujet-objet, qu'il ne sera plus question de Royaume, ni de personnes, ni de mâle ou de femelle, car du multiple on aura fait Un seul.

Chez le tout petit enfant de sept jours, il n'y a pas conscience de masculin-féminin. Il en est de même pour le Sage. C'est la félicité. Le Tout est Un. Ni l'Avant ni l'Après n'existent, ni la hiérarchie, ni le solitaire ni la foule, ni le saint ni le libertin, ni celui-ci ou celui-là. Le Tout est Un.

Et pour le réaliser, il nous faut un renversement total de notre vie habituelle, d'autres yeux, une autre main, un autre pied. . . Mais Jésus ne nous laisse pas là désemparés, haletants et hébétés. Son enseignement, quoique bouleversant, est néanmoins positif. Il nous assure qu'il y a de la Lumière qui illumine le monde entier, que l'Etre est lumineux, que nous sommes venus de la Lumière et que nous sommes Cela. Aussi bouleversantes que soient ces paroles, il nous suffit de *reconnaître* et d'apprécier «Celui qui est en face de nous». (91)

La priorité ne va pas au bébé qui tète ; l'enfance nous ne l'avons pas perdue réellement. Ce mythe du serpent et de la pomme n'est qu'une image. Nous sommes toujours Cela. Nous ne pourrions pas exister sans ETRE Cela.

Le bébé, que Jésus nous prie d'observer, vit avec tous ses sens ouverts, ses antennes à l'écoute et cela se passe en l'absence complète de jugements, critiques, projections et conceptions colorés et conditionnés par les circonstances de la vie. Il EST purement et naturellement.

Le conseil de Jésus pour trouver le lieu de la vie est pareil au conseil du grand maître du début de ce siècle, Maharshi : «*rebrousser le chemin*».

TOUT EST AME. . . Ou encore, comme dit l'ange des «Dialogues» : TOUT EST CORPS (p. 79). Tous les êtres, semblables aux corpuscules, sont des éléments ou organismes qui, en se renouvelant constamment, renouvellent tout le Corps Spirituel. Pour celui qui connaît ce corps-là, c'est la merveille des merveilles (29) Mais celui qui se croit un corps parmi d'autres

corps devient étranger, à part, un corps incompatible, l'ennemi, corps apparemment destructeur pour le Tout. Croire que le corps est le lien entre-nous et l'Absolu, c'est fendre Dieu en «deux».

Il arrive que les paroles de Jésus soient parfois bien observées. Dans une interview de Mère Teresa de Calcutta (1) on lui posa la question suivante : «Comment avez-vous pu entreprendre toute seule l'œuvre gigantesque pour laquelle vous êtes maintenant mondialement connue ?» Elle répondit : «Je l'ai toujours considérée comme Son Œuvre à Lui.» Son foyer existe pour le plus pauvre des pauvres, et elle raconte que tous ces gens rejetés, lépreux et moribonds, qu'elle ramasse pour leur offrir un geste d'amour, sont des gens *merveilleux*. Elle les voit *lumineux*. Elle souhaite que ces êtres quittent cette terre sans rancune, qu'ils quittent leur misère immonde et écrasante en connaissant l'amour.

Paula Mango

(1) Mère Teresa de Calcutta, par Malcolm Muggeridge, traduit de l'anglais par Luc de Goustine, Editions du Seuil.



A propos d'une paisible réalité familière, des petits qui têtent - le Maître évoque l'entrée dans le Royaume, accessible *d'emblée* à ceux qui ont réalisé la simplicité et la transparence. Vérité difficile à saisir pour ceux qui, parlant en termes de futur, n'ont pas encore compris que «le Royaume est là, qu'il ne provient pas d'une attente», mais que c'est dans un éternel présent qu'il déroule ses horizons de lumière. . . Encore faut-il «boire à la source» comme Thomas, comparaison. prise au pied de la lettre par les disciples stupéfaits : suffit-il vraiment de se faire petit pour gagner *leur* Ciel ? Le mystère de la nouvelle naissance leur reste fermé. Boire à la source ce «lait divin», se faire petit, c'est pour eux abandon au maître et à Dieu. Ici encore, ils seront pris en charge avec l'espoir de recueillir un jour la récompense de leur *attente passive*.

C'est tout au contraire d'une transformation consciente qu'il s'agit : la métanoïa de l'homme *averti* qui peut à chaque instant déboucher sur l'Unité : «Lorsque vous faites le deux Un. . .», dit Jésus, employant significativement le présent. . .Et ce qui suit implique la prise de conscience de la structure *cachée* de l'homme intérieur, structure *unitaire* dotée des sens subtils évoqués au logion 19, symbolisée par l'arbre éternellement vivant que le disciple éveillé possède dans l'Invisible.

Les versets 17 à 20 précisent d'autre part que c'est le corps *physique* tout entier qui est la *racine*, le principe recueilli et fervent d'une telle trans-

formation, ce qui montre bien que la Gnose de Jésus, exprimée en termes courants, n'est pas idéalisme vague mais ascèse consciente et obstinée engageant la totalité de l'Être. Chacun de nous connaît, au cours d'instantanés privilégiés, malheureusement trop brefs, la présence de cette conscience totale qui se nomme, au temps de Jésus, «le Royaume».

La réalisation de cette métanoïa se clôt sur le terme sibyllin *d'image* employé dans deux sens différents : «Quand vous ferez une image à la place d'une image. . . » N'est-ce pas là, précisément, la rencontre de l'Être existentiel enfin éclairé avec l'Être divin qu'il sait désormais porter en lui et qui est sa seule et unique réalité ? Il cesse désormais d'être un incertain reflet pour devenir une image du divin dans laquelle les contraires sont abolis.

Et parmi ces contraires, l'opposition des sexes intéresse tout particulièrement l'âge sombre que nous vivons. A cet égard, le logion 22, l'un des plus révélateurs de la révolution préconisée par Jésus, s'adresse directement à nous. Le méconnaître, c'est accepter les aberrations auxquelles nous assistons à l'heure actuelle : déchaînement d'un ego masculin enivré de son illusoire supériorité virile, prétention d'un féminisme agressif qui revendique l'interchangeabilité alors que c'est de complémentarité qu'il s'agit. D'où le désastre social que provoque sous nos yeux cet antagonisme des sexes, conséquence des erreurs du christianisme historique.

Certains chrétiens, inspirés par la vraie connaissance, ont su cependant donner à la femme sa place essentielle dans le retour à l'Unité. C'est Béatrice qui ouvre au poète initié les arcanes du «Paradis». C'est à des femmes qu'Eckhart dispense un enseignement authentique fort étranger à l'église officielle et par là même suspect. Et le langage du moine anglais inconnu (1) rend également justice à la femme collaboratrice du Maître : «Très doux était l'amour entre Notre Seigneur et Marie. . . Un grand amour était-ce là : un amour *parfait*, éminent. . . » De quelle Marie parlait ce mystique chrétien ? Non de la Vierge, mais de Marie sœur de Marthe, « appelée à la grâce de la contemplation » et dont la vocation féminine était de chercher l'Unité et de ne chercher qu'elle. Ainsi le courant gnostique se poursuit parallèlement à l'enseignement dogmatique. Ainsi les «paroles cachées» de Jésus rejoignent les enseignements orientaux où le Yang et le Yin symbolisent la parfaite complémentarité.

Au delà des formulations religieuses, la pensée des psychologues les plus évolués du monde contemporain reconnaît la nécessité de réaliser en soi l'harmonie des contraires. Pour C.G. Jung l'homme doit être attentif à la présence en lui d'une composante féminine : il évite ainsi de tomber dans le piège affectif et mental de l'*Anima*, idole d'autant plus dominatrice qu'il est inconscient de sa présence et de son action sournoise et donc de la complexité de son être intérieur. Et la femme est appelée de même à prendre conscience de sa composante masculine l'*Animus*, si elle ne veut pas

(1) Le Nuage d'inconnaissance, Trad. par Armand Guerne. - Paris, Ed. du Seuil, (1977) (Points)

devenir la *virago* malfaisante qui sévit dans la littérature et dans la vie. Cette «reconnaissance» paraît être, pour l'homme et pour la femme d'aujourd'hui, l'un des éléments majeurs de la connaissance de soi, prélude à tout progrès vers l'Unité.

L'«éveillé» cesse désormais d'offrir au monde un visage de mensonge puisque «l'extérieur est comme l'intérieur». Il assume l'état de l'androgynie primitif, car ce n'est pas à un retour à l'enfant charnel que Jésus l'a convié mais à la seconde naissance, à l'initiation alchimique où le Roi et la Reine prennent enfin conscience de leur potentielle fusion.

Ainsi s'opère le «Deviens ce que tu es» de l'Advaita Vedanta. L'homme qui a vu son visage de «non-né» et qui s'est prosterné devant Lui (log. 15) se connaît «en Vérité». Il ne verra plus dans le monde que la souveraine Lumière du «Père», cette Lumière appelée à abolir la forme elle-même qui s'anéantit enfin dans le non-mâifesté et fait retour à la connaissance pure : n'est-il pas dit au Logion 83 : «Son *image* sera cachée par Sa *Lumière*» ?

Paule Salvan



Dans ce logion, Jésus parle à des adultes qui s'attendrissent sur l'innocence de tout petits enfants.

Pour Jésus, c'est l'enfant-symbole, alors que pour les disciples ce n'est que l'enfant né du corps et de la chair ; aussi questionnent-ils, étonnés : «Alors, en étant petits, entrerons-nous dans le Royaume ? »

L'image est là, indispensable pour parler de ce qui est inconnu et invisible à l'ego. Et cette image-symbole peut être comparée à des béquilles utiles pour amener le disciple à distinguer dans ce qui est extérieur à lui, le reflet de son être intérieur.

Mais, pour celui qui se refuse à suivre un tel enseignement, le symbole peut se substituer à la vérité et les «béquilles», au lieu de l'aider, empêcheront la naissance de son être véritable.

Car c'est bien à une autre naissance que Jésus veut aboutir en se servant de l'image de ces bébés.

Pour y parvenir, pour que l'intérêt s'éveille, il faut une soif, comme celle de l'enfant qui tète. Mais une soif de perfection, déjà enseignée grâce à l'enfant de 7 jours du logion 4. Le symbole du chiffre 7, est, rappelons-le, celui de la totalité, de l'achèvement, de la perfection.

«le 7 est le rythme de l'homme (111). Il est le Tout (247)»

Cette deuxième naissance, Jésus l'enseignait à Nicodème lorsqu'il lui disait : «A nous de naître à nouveau, nul ne peut voir le Royaume des Cieux». Jean 3.3

Les chiffres renvoient aux pages de «Dialogues avec l'ange»

Et c'est « La naissance de l'homme réel qui est notre être authentique participant de la nature divine, alors que notre masque individuel n'est qu'un leurre ». (1)

Et l'ange de préciser : « Lorsque tu connaîtras le Père, tu deviendras à nouveau petit enfant ». (39) - « L'adulte n'a sa place que pour mettre au monde le nouveau, l'enfant. » (106)

Et Jésus ne voit plus, en face de lui, les disciples-adultes, mais les disciples nouvellement nés. A ces enfants-là, il leur faut des instructions : « lorsque vous faites. . . » et c'est toute une suite de transformations qui sont à leur charge.

L'ange a bien dit : « Tu fais ce qu'il faut faire, tu te transformes » (14) Car ne l'oublions pas, l'homme est un grand transformateur s'il s'appuie sur la force divine qui est en lui. Force qui pour se manifester doit être Une. Le dehors comme le dedans. Et c'est la présence simultanée des paires d'opposés. . . afin de faire le mâle et le féminin en un seul.

Voici des « béquilles » difficiles à utiliser pour des Occidentaux, alors rappelons-nous que la distinction mâle et femelle est un signe de séparation. Au niveau mystique, l'esprit est considéré comme mâle et l'âme animant la chair comme femelle. Et ce sont bien ces deux aspects complémentaires qui, unifiés, donnent l'image exacte du Père créateur. Mais « une image qui est à la place d'une autre image. »

A partir du verset 17 de notre logion, après avoir enseigné l'unité indispensable, Jésus annonce les changements que cette unité doit produire en nous.

C'est à partir de notre forme, ou enveloppe charnelle, qui est prise comme base que Jésus décrit la transformation.

Les nouvelles découvertes scientifiques peuvent nous faire comprendre que ce que nous croyions posséder en propre, ce que les savants arrivaient à maîtriser par leur savoir est bien peu de chose. Et c'est à présent la décadence de l'homme moderne qui peut mesurer sa fragilité.

Il y a un manque en lui qu'il n'arrive plus à combler. Ses organes sensoriels servent, mais avec tellement de limites !

On doit avoir conscience de ces limites pour freiner l'attachement au monde des apparences.

En fait, pour les informations visuelles, on ne sélectionne qu'une pour mille des informations qui pourraient parvenir jusqu'au cerveau. Sur le plan auditif, on n'en accepte qu'une pour cent. Comment pouvons-nous nous réaliser pleinement avec seulement ce que nos sens nous révèlent ?

Un changement s'impose. Nous sommes des « pauvres » et le sermon des béatitudes, qui veut donner le bonheur à ces « pauvres », c'est-à-dire à ceux qui reconnaissent leurs manques, est bien pour nous. Cela devrait nous combler de joie, car les promesses du log. 22 sont là pour nous aider à « faire », à agir, mais à agir librement, car « l'ordre est pour les masses igno-

(1) Claudio MARANJO, Les chemins de la créativité

rantes». (60) Et l'ange de reconnaître : «Vous êtes encore lâches, non pour croire, mais pour agir. Tu peux déjà agir». (136). Il faut donc voir les choses d'un œil neuf : Tout doit être nouveau, mais comment ? En essayant de valoriser ce qui est inconscient par rapport à ce qui est conscient, l'intuition peut jouer un très grand rôle. L'hygiène mentale est de la plus haute importance, mais il s'agit surtout d'accorder plus de place à l'inhabituel qu'à l'habituel et au routinier. «Un tout petit nouveau est plus que l'ancien. . . il ôtera le goût de l'ancien». (61)». L'habituel, c'est la mort, c'est le dissimulateur» (58).

Remarquons que les transformations indiquées dans notre logion demandent le remplacement d'un sens par un autre ; aussi, apparemment, il n'y a aucune différence entre l'être éclairé et l'homme ordinaire. Mais ce dernier reste dans l'ignorance de ses possibilités, tandis que l'autre les réalise dans sa vie courante. «Si peu de gens savent cela parce qu'on les dirige, ils n'écoutent pas l'appel. Pour entendre l'appel, la nouvelle oreille est nécessaire (89). «Soyez attentifs ! dans vos yeux croît le nouvel œil, dans vos oreilles la nouvelle oreille, dans vos mains la nouvelle main. Et vous verrez, et vous entendrez et vous créerez». (89)

Et pour terminer, voici des paroles d'Etienne Perrot (1) qui soulignent si bien ce qui précède : La voie, c'est l'inattendu de la vie, ce qui met en échec le mental rationnel, ses habitudes et ses prévisions pour laisser passer l'énergie vitale libérée porteuse de conscience totale. . . Les réactions de nos interlocuteurs vont du sentiment de libération à celui de panique. Celui-ci se manifeste surtout chez les êtres bien organisés et attachés à leurs valeurs rationnelles. Ils sentent qu'il va falloir passer à un autre registre, celui de l'expérience, de la vie, de l'amour. Pour cela ils vont devoir se mettre tout nus et laisser vêtements et décorations au vestiaire. . . C'est une nouvelle vision du monde, un nouvel art fondé sur l'adhésion aux opposés et leur réconciliation.

Mais, pour en arriver à cela, l'attente se fait de plus en plus aiguë et l'ouverture de plus en plus grande. Le succès obtenu par cet extraordinaire ouvrage «Dialogues avec l'ange» est aussi un de signes des temps. Le moment est venu de tenir ouvertement le langage de la «transmutation divine».

Edith Toureille

(1) Revue Question de n° 23



Dans le L 20, le Royaume est semblable à un grain de sénevé, la plus petite de toutes les semences qui, dans la terre travaillée, devient une grande tige. Ici, ce sont les petits qui têtent qui sont choisis par Jésus. Dans chaque cas on trouve deux complémentaires que l'on peut dire positif et négatif. Au 20, la graine mâle et la terre femelle. Au 22, l'enfant actif et la mère nourricière passive. Ce logion traite de cette continuelle polarisation du manifesté - non pas en termes opposés mais complémentaires - et du moyen de la dépasser.

La béatitude de l'enfant qui tète est adoration par tous les sens de la vie végétative qui le baigne. Absorbant sans conflits la force vitale, qui avec le lait de sa mère se personnalise en lui, le «petit» n'est attentif qu'au seul moment présent. Cette notion de petit semble importante ; au L 46 également c'est celui qui deviendra «petit» qui connaîtra le Royaume et surpassera Jean.

Les disciples, une fois de plus, pensent immédiatement à une qualité à acquérir, un truc, une transformation extérieure. Or il ne s'agit pas d'acquérir quoi que ce soit puisque nous sommes en essence le Tout ; il nous faut devenir petits, nous dépouiller des idées, a priori, certitudes qui entretiennent l'illusion d'une personnalité autonome et voir ce qui est.

Le *Je* veut «comprendre» d'abord, et aligner en bon ordre, noir sur blanc, les fondements de la réalité. C'est illogique et impossible. La vie n'est pas un film que l'on peut arrêter sur une image pour analyser la composition de la scène. Le passé est mort, le futur pas encore né. Ils n'ont d'existence que dans le jeu d'images bien limité que brasse notre cerveau.

On ne peut concevoir ce qui existe par rapport à un *Je* distinct de l'univers. Il serait absurde de valoriser physiquement l'inspiration par rapport à l'expiration ; il s'agit d'un seul mouvement croissant et décroissant, et il le serait tout autant de favoriser l'esprit par rapport à la matière. L'esprit anime les arbres, la pierre, les astres, ce qui évolue et ce qui involue, ce qui monte et ce qui descend, ce qui rentre et ce qui sort. Il s'agit d'une même chose changeant d'aspect et de fonction.

A travers tous nos désirs, même les moins avouables, c'est la vie dans sa plénitude que nous convoitons. La vie qui englobe tout ce qui existe, qui est à la fois le beau et le laid, le bien et le mal, le vrai et le faux selon les dosages, les points de vue et les circonstances. Nos «bas» désirs que nous réprimons sont les signes non reconnus de nos plus hautes aspirations, de notre besoin désespéré de nous confondre avec l'univers.

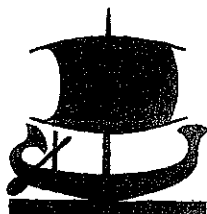
Lorsque le supérieur est «comme» l'inférieur - ce qui ne signifie pas identique mais semblable - on accède au Royaume, lorsqu'on fait ce deux, Un. Pour appréhender le céleste, le supérieur qui nous échappe, on peut s'appuyer sur l'inférieur qui est donc supposé connu. Mais, est-ce bien le cas ? Il faudrait d'abord l'accepter pour voir ce qu'il représente et ce qu'il revendique en vérité.

La bougie, la lampe à pétrole ou l'ampoule électrique sont recherchées non pour elles-mêmes mais pour la lumière qu'elles procurent. Un vrai couple est uni avant tout par la joie de sentir l'amour le traverser. C'est moins des qualités de l'autre dont on est amoureux que du fait qu'il soit celui par qui l'amour arrive. Ainsi $1 + 1$ ne font plus 2, c'est l'amour qui, se déversant au sein des formes mâles et femelles, les unit dans une incandescente fusion amoureuse. C'est de ce retour à la source, à ce qui était avant qu'on n'existe, que parle Jésus. De ce qui est «étant», au delà des mots et des formes.

L'énergie vitale qui nous anime se limite en se spécialisant et se polarisant dans le corps de l'homme et de la femme, mais il est possible de l'appréhender avant cette polarisation.

Après avoir abandonné toutes nos préoccupations habituelles, il suffit de prendre une position de détente et nous efforcer de devenir petits et simples. De ne rien faire, de constater ce qui se passe, ce qui se passe en tâchant de l'atteindre au plus ténu. Suivre notre souffle, les pensées qui se présentent, sans volonté, comme une feuille flottant sur une lente rivière. En savourant la vie qui nous traverse, l'appréciant dans ce qu'elle a de plus fin, de plus subtil, on trouve cet indifférencié. C'est retrouver en conscience l'expérimentation directe des nouveaux-nés. C'est la vraie méditation. Etat de vastitude, de plénitude, où, dit Jésus, il n'y a ni mâle ni féminin ; on voit par tous les yeux, on participe à toutes les actions, on accomplit toutes les démarches exprimées par tous les symboles, car on est uni à la vie même.

Paul Vervisch



ETUDES

LES MANUSCRITS DE NAG-HAMMADI

QUELLE EST LA VISION GNOSTIQUE DE L'UNIVERS ?

Dans notre dernier Cahier, nous avons donné de larges extraits de l'Épître d'Eugnoste. Les métanoïas ont pu ainsi prendre contact, grâce à la traduction d'Yves Haas, avec un écrit proprement gnostique faisant partie des manuscrits coptes découverts en 1945 à Nag Hammadi.

Nous nous proposons de faire plus ample connaissance avec les textes de Nag Hammadi, parmi lesquels on a retrouvé l'Évangile selon Thomas.

D'aucuns peuvent se demander quel est l'objectif que nous poursuivons dans cette étude de textes dont l'abord est difficile, la terminologie bizarre, la cosmogonie complexe, du moins à première vue.

Le fait que l'Évangile selon Thomas ait figuré parmi les manuscrits gnostiques découverts nous invite déjà à nous intéresser à la nature de ces écrits, à leur parenté éventuelle avec le dit Évangile. Dans un premier temps, on a taxé celui-ci de gnostique : cela allait pour ainsi dire de soi puisqu'il faisait partie d'une bibliothèque gnostique. On s'est aperçu par la suite qu'il ne répondait pas au critère par excellence de la doctrine gnostique : à savoir un dualisme tranché et affirmé. On s'est alors contenté seulement de le colorer de gnosticisme, ce qui, dans l'état actuel des études sur la gnose, ne veut plus rien dire.

Désormais, grâce aux textes dont nous disposons, il n'est pas nécessaire d'être grand clerc pour constater que le gnostique s'efforce de tout son être de transcender le dualisme pour retrouver son Origine, son Principe, l'Un sans second, tandis que le chrétien, même dans la vision béatifique, est éternellement distinct de Dieu. Lequel, du gnostique ou du chrétien, est donc dualiste ?

La comparaison des textes gnostiques avec les logia de l'Évangile selon Thomas se révèle être d'une prodigieuse fécondité : une parole en éclairant une autre et vice versa. Cependant, lorsque l'interprétation s'avère difficile, nous avons la ressource de recourir à l'enseignement de la métaphysique traditionnelle. On s'aperçoit, en effet, qu'à un certain niveau, les correspondances sont universelles. La voie de la sagesse ou de la connaissance nous permet, sous n'importe quels cieus, d'abandonner l'illusion que nous existons en tant qu'entités séparées.

En posant la question - qui chez eux revient comme un leitmotiv - « Qu'étions-nous, que sommes-nous, que serons-nous ? », les gnostiques ont cherché avec acharnement un sens à la destinée humaine. S'ils sont aujourd'hui si près de nous, malgré un vocabulaire que nous avons du mal à assimiler, c'est bien parce que nous avons fait nôtre leur interrogation fondamentale. Au carrefour de l'Orient et de l'Occident, ils disposaient d'éléments de comparaison pour apprécier le judéo-christianisme et l'hellénisme. La découverte des grands enseignements de l'Orient nous apporte également aujourd'hui des critères d'appréciation pour notre propre remise en question. Elle nous livre en même temps le fil conducteur qui va nous guider dans l'exploration des textes gnostiques.

Quelle est la vision gnostique de l'univers ? Nous allons tenter de répondre à cette vaste question en interrogeant successivement plusieurs écrits gnostiques. Notre étude va ainsi se prolonger sur plusieurs Cahiers ; celle que nous abordons dans la présente étude a trait au Codex Jung appelé Codex I de Nag Hammadi.

LE CODEX JUNG

Le Codex Jung a été transcrit, établi et commenté par une équipe de savants copologues et publié par Francke Verlag à Berne dans une somptueuse édition en deux gros volumes. Chacun des deux volumes contient, en plus, des introductions papyrologique, linguistique et théologique, les planches en grandeur originale des manuscrits, le texte en français, en allemand, en anglais, ainsi que des notes abondantes.

Le Père

L'ouvrage commence par évoquer le monde transcendant ; (1) il parle d'abord de l'Être Suprême, qui est seul à pouvoir être appelé Père au sens propre : « Il n'y a personne qui soit père pour lui, car il est l'Inengendré. . . il n'y a pas quelqu'un d'autre qui l'ait formé. » (51.26-30) Nous avons déjà vu dans l'Épître d'Eugnoste que le « Père ou Tout » était l'Inengendré, qu'il était au-delà des affirmations des philosophes et que celui à qui il se révélait était immortel tout en étant au milieu des mortels.

Comme dans le Védanta, la gnose use d'une terminologie négative pour parler de l'Être Suprême : mieux vaut dire ce que Dieu n'est pas, plutôt que ce qu'il est : « Il est insurpassable dans sa grandeur, inaccessible dans sa sagesse, insaisissable dans sa puissance, impénétrable dans sa douceur. . . » (52. 42-53.5) « Il est inconnaissable pour toute pensée, invisible pour toute chose, indicible pour toute parole, intangible pour toute main ». (54.35-39)

Le Fils

Le Père, dans « la surabondance de sa douceur » (55.32-33) voulut communiquer la connaissance de lui-même à quelque chose d'extérieur à lui-même : c'est l'ori-

gine du Fils. Le Père éternel, de par sa nature de Père, eut un Fils éternel. Notre texte - qui dans le manuscrit ne porte pas de titre mais que les coptologues ont appelé, le *Tractatus Tripartitus* - correspond à cet égard à un passage d'Hyppolyte : «L'amour n'est pas de l'amour s'il n'y a point d'objet aimé. Le Père seul comme il était, émit donc et engendra le *Noûs* et la Vérité.» (Elencn. VI 29.5). Le Fils a les mêmes attributs que le Père, et il est qualifié comme lui : «ineffable» et «inconcevable» Il a en commun avec lui l'unicité, avec toutefois cette différence : le Père est inengendré (56.33) mais le Fils est une procréation du Père. L'unité est déjà affirmée dans Jean (10.30) : «Le Père et moi sommes un». Mais la différence y est également attestée (14.28) «Le Père est plus grand que moi.»

Comment concilier unité ou identité et différence ? Les chrétiens savent que l'avenir du christianisme est conditionné par la réponse juste à la question : «Qui est Jésus-Christ ?» Mais les réponses des théologiens ne les satisfont plus.

L'Eglise est aujourd'hui écartelée comme au début entre deux «hérésies» qu'elle s'efforce vainement d'harmoniser. La première est de considérer Jésus-Christ venu en tant que Dieu prendre la condition humaine : son incarnation, sa passion et sa mort n'étant qu'apparences, les adeptes de cette croyance ont été appelés les *Docètes* (de la racine grecque qui signifie paraître). La seconde est de ne voir en Jésus-Christ qu'un homme comme les autres mais qui a peu à peu revêtu la nature divine. Cette doctrine a été défendue par Arius d'où le nom de l'hérésie : *Arianisme*.

L'Eglise a cherché à éviter, tout au long de son histoire, ces deux tendances extrêmes sans toutefois y parvenir. Et notre époque, qui est celle des grandes remises en question, voit de nouveau s'affronter les deux croyances. Quant à la doctrine catholique suivant laquelle Jésus-Christ est pleinement Dieu et fut pleinement homme, elle est de plus en plus controversée.

Cette question de la nature de Jésus est difficile, mais comme est elle capitale, nous sommes dans l'obligation de nous y attarder quelque peu. Nous préférons courir le risque d'être lassant aux yeux de ceux qui ont choisi la voie de «Bhakti», ou de l'adoration tendre et confiante, plutôt que d'esquiver la difficulté.

Qui est Jésus-Christ ? Question centrale qui en masque une autre avec laquelle, en définitive, elle ne fait qu'un : «Qui suis-je ?» On ne peut poser cette dernière sans penser à Ramana Maharshi qui en avait fait la clef de son enseignement. Mais, chemin faisant, nous ne nous écartons pas de notre sujet, car la grande question du gnostique rejoint celle du gourou : «Qu'étais-je ? Qui suis-je ? Que serai-je ?»

Le terme *Père* des gnostiques, de l'Evangile selon Thomas et de l'Evangile de St Jean, équivaut - nous l'avons déjà vu - à la déité de Maître Eckhart, ou si l'on veut encore à la divinité. Il s'agit d'essayer de préciser la différence entre Père et Fils, autrement dit, entre l'Inengendré ou Divinité et le Verbe ou Logos, cette dernière «entité cosmique» pouvant s'appeler aussi le Christ.

Certains mots sont usés par l'abus qu'en ont fait les doctrinaires. Le mot Christ est de ceux-là, étant compromis avec un certain messianisme de conquête attaché au triomphalisme d'une Eglise temporelle. Aussi avons-nous jugé équitable et salubre pour un temps de ne plus l'associer au terme Jésus qui, lui, conserve auprès des milieux les plus divers une singulière force d'impact étrangère à toute idée de diminution. Néanmoins, le moment nous semble maintenant venu de réintroduire ce mot dans la terminologie de nos travaux et d'établir le lien et la différence entre le Christ et Jésus, bien que le mot Christ ne figure pas dans l'Évangile selon Thomas alors qu'on le rencontre relativement souvent dans certains textes gnostiques.

Jésus, qui s'est identifié au Verbe, au Logos, au Christ, en transcendant le temps et l'espace, a cependant connu, comme chacun d'entre nous la condition d'homme. Il est né à un moment donné de l'histoire dans un lieu déterminé. Mais peut-être plus que tous les sages de la terre, il a pris conscience de son être réel, qui est aussi le nôtre, mais que nous ressentons comme une absence aussi longtemps que nous sommes sous l'emprise de Maya. Connaissant son origine, il a pu dire : «Je suis sorti du Père et venu dans le monde. Maintenant je quitte le monde et je vais au Père» (Jn 16.28). C'est en tant que Christ ou Verbe qu'il peut dire : «Avant qu'Abraham fût, je suis» (Jn 8.58), ou bien encore : «Je suis celui qui est » (Ts. 61.10).

Le prologue de l'Évangile de Jean commence ainsi :

1. Au commencement était le Verbe (Logos)
2. et le Verbe était avec la Divinité
3. et le Verbe était Dieu.
4. Il était au commencement avec la Divinité. (Jn 1. 1-2)

Ce texte, traduit correctement, maintient la différence entre Dieu et Divinité. De l'Inengendré ou du Père, est sorti le Fils, le Verbe, Dieu. Le Verbe est un avec la Divinité : «le Père et moi sommes un», mais la Divinité est la source du Verbe : «Le Père est plus grand que moi» (Jn 14-28). Sans la différenciation entre Divinité et Dieu, on ne peut comprendre la signification du mot Père ni parler clairement de l'humanité et de la divinité de Jésus-Christ.

Notre manuscrit distingue entre le Fils préexistant, ou Premier-Né, ou Christ, et le Fils comme Sauveur qui grâce à Sophia prend conscience du Père au point de s'identifier à lui. On se souvient du logion de l'Évangile selon Thomas : «... ma mère m'a engendré mais ma véritable mère m'a donné la vie.» (Ts 101) En sommes, le Fils né de la femme converge vers le Fils préexistant pour ne faire qu'un avec lui. Le Fils de l'homme rejoint le Fils de celui qui est Vivant (Ts 37) ou Fils de Dieu. Un autre texte gnostique use de la même terminologie (De Ressurrectione 44.22-36) : «Le Fils de Dieu était Fils de l'Homme, et les incluait tous deux, possédant l'humanité et la divinité, afin, d'une part, de vaincre la mort, du fait qu'il était Fils de Dieu, afin, d'autre part, que, par le Fils de l'Homme, la restauration se produisît au sein du Plérôme. »

Quant au rôle très important de Sophia (il faudrait écrire : aux rôles), il est diffus dans notre texte et difficile à comprendre. Il présuppose chez le lecteur une connaissance très détaillée du mythe. Une étude particulière devra en être faite dans le *Tractatus Tripartitus* en corrélation avec d'autres écrits gnostiques importants. On peut dire pour l'instant que les êtres humains les plus réalisés comme les plus matérialistes sont tous issus des dispositions diverses et successives de Sophia.

Une approche incorrecte de l'humain et du divin aboutit, nous l'avons vu, à trois déviations : la première incline à mettre l'accent sur l'humanité de Jésus, à voir en lui trop exclusivement le Fils de l'homme, la seconde a tendance à négliger son humanité pour ne considérer que sa divinité, c'est-à-dire le Fils de Dieu, la troisième, tout en reconnaissant que Jésus a épousé la condition humaine, fait de lui le Fils unique de Dieu, les hommes ne pouvant être sauvés que s'ils sont rachetés par le sang de la Passion.

Prise en charge

Dans cette dernière optique, le Christ fait en nos lieu et place ce que nous ne pouvons faire : il nous prend en charge. Au lieu de nous apprendre à marcher, il marche à notre place. Nous étions esclaves, il paie le tribut nécessaire à notre affranchissement.

Ainsi le privilège est sauf et tout semble aller pour le mieux. Oui, mais nous ne nous sentons pas tellement sauvés, nous avons même de plus en plus la conviction que les choses vont de mal en pis. Le Christ assure notre salut, l'Eglise assure notre salut, l'Etat - de droit divin ou non - assure notre salut. La machine assure notre salut. Les mass-media assurent notre salut. Et nous, nous sommes de plus en plus des pions interchangeables d'une immense machine devenue incontrôlable et qui se retourne contre l'homme. Et ce n'est pas tout : on arrive à faire croire à l'homme-robot qu'il est chargé de mission, qu'il détient un pouvoir inaliénable. Il s'agit avant tout de justifier ce pouvoir, comme cela ne manque jamais d'arriver. Tous les grands mouvements sont nés à partir du moment où l'homme s'est cru chargé de mission. Or le plus grand mouvement de l'Occident a été engendré par la parole célèbre qu'on a mise indûment dans la bouche du Christ pour justifier les missions et les croisades : «Allez dans le monde entier proclamer l'évangile à toute la création. Celui qui croira et sera baptisé sera sauvé ; celui qui ne croira pas sera condamné.» (Mc 16.15 - 16).

Les exégètes, aujourd'hui, sont unanimes à reconnaître que l'appendice — c'est le nom qui est donné au texte qui clôt l'Evangile de Marc — contenant cette parole est un ajout tardif. Ainsi l'action conquérante, qui devait conduire l'Eglise au triomphalisme, trouvait sa justification dans cette parole. Et, pour donner une crédibilité plus grande à cette mission universaliste, le texte parle des miracles qu'opéreront ceux qui auront cru. Ici, il convient de faire remarquer que Jésus n'aime pas qu'on parle de ses «miracles» Il ne veut pas que le peuple pense qu'il est un mage, un thaumaturge, un fakir. Des hommes arrivent à faire des choses extraordinaires grâce à la force ou à l'habileté mentale. L'action de Jésus transcende le temps et l'espace alors que le mental

est lié à la relativité de l'espace-temps. Pour croire, les disciples ont besoin de prodiges, mais Jésus rétablit l'ordre des choses en disant : «Par les choses que je vous dis, ne savez-vous pas qui je suis ?» (Ts 43.3). Alors que Jésus ne veut pas qu'on fasse état de ses miracles, l'Eglise ne canonise que ceux qui ont fait au moins deux miracles. Singulière façon de faire avaliser par Jésus des pouvoirs dont on veut qu'il soit le détenteur et le transmetteur.

Devenir adulte

Cependant, Jésus veut autre chose pour nous que des signes extérieurs d'une puissance qui serait en quelque sorte téléguidée. Il nous veut adultes et non pas d'éternels seconds. Il nous veut affranchis, non pas en vertu d'une opération magique et en fonction d'un pouvoir extérieur, mais suivant un processus vital absolument personnel qui nous ramène, comme lui, au Père d'où nous venons. Perspective vertigineuse, certes, d'une audace inouïe, à faire reculer d'effroi tous ceux qui cherchent des assurances et des consolations extérieures. Aussi prend-il soin de nous dire ce que nous devons faire pour n'avoir plus peur (Ts 37 ; 111). Il ne veut pas du privilège exclusif de Fils unique. Il ne sous-estime pas les possibilités de réalisation qui sont en nous à l'état virtuel et il nous encourage : «En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi fera, lui aussi, les œuvres que je fais. Il en fera même de plus grands, . . .» (Jn 14.12).

La triple question des gnostiques : «Qu'étais-je ? Qui suis-je ? Que serai-je ?» se résout finalement à l'unique question : «Qui suis-je ?» — On se souvient que c'était celle du Maharshi — En effet, si je peux répondre à cette dernière question, les deux autres qui ont trait, l'une au passé, l'autre au futur, ne se posent plus, pour la raison bien simple que le présent qui rejoint l'éternité annule le temps, donc le passé et le futur.

Nous avons vu par ailleurs que la question était indissolublement liée à cette autre qui toutefois la précède dans la recherche de notre véritable identité : «Qui est Jésus ?» Seule une réponse correcte à cette dernière nous permet d'obtenir la vision juste de nous-même ; c'est ce que nous avons tenté de faire en interrogeant les textes, en particulier le *Tratatus Tripartitus*, à la lumière de l'Evangile selon Thomas, et en essayant de stigmatiser les erreurs de l'histoire.

Dans les prochains Cahiers, nous poursuivrons l'étude de notre manuscrit ainsi que celle d'autres textes de Nag Hammadi. Nous verrons comment le gnostique répond à la question : «Qui suis-je ?». Ainsi se dégagera peu à peu sa vision du monde.

E.G

(1) Notre travail fait largement appel au commentaire de M. Jan Zandee, professeur aux Universités d'Amsterdam et d'Utrecht.

A PROPOS DE « CELUI QUI »

L'un de nos Associés a posé il y a un certain temps déjà la question de savoir s'il ne vaudrait pas mieux rendre comme suit le début du logion 15 :

« Jésus a dit :
Quand vous voyez
Ce qui n'a pas été engendré de la femme. . . »
(au lieu de *Celui qui*. . .)

Certes, « Celui qui » et « ce qui » s'expriment de la même manière en copte : pètè.

Mais comment traduire alors le démonstratif tonique du verset 6 (pètemmaw) ? Par « ce qui est là » ? Ainsi, « Celui-là est votre Père » deviendrait « Ce qui est là est votre Père » ou « Cela est votre Père » ? C'est grammaticalement possible : la langue copte nous laisse cette liberté.

Alors mon Père n'est plus l'Homme masculin ; il est la Chose neutre.

Evidemment, voir dans le Père un homme, ou plutôt l'Homme, c'est courir le risque de tomber dans le piège de l'anthropocentrisme et des récupérations humanistes occidentales. Mais d'un autre côté, cette Chose neutre ne dit rien : on n'y sent pas la Vie qui règne partout dans la Création.

Le mot copte est absolument merveilleux : il peut être sémantiquement masculin ou neutre. Il ne pose pas le problème de la différenciation Humain/Chose. Il se situe avant. Or notre langue, nécessairement tributaire de notre mentalité, nous oblige à opter, en pleine dualité.

En fait, nous le savons mieux maintenant (voir notamment le cahier Méta-noïa n^o 8 pages 31 et suivantes : il y a de très remarquables commentaires), Jésus essaie dans ce logion de nous faire comprendre directement notre identité profonde. Il s'agit bien, en effet de notre Etre intime et immuable, de notre éternel Soi, « qui Est par-delà les contraires d'un dualisme engendré ».

Alors : Cela ? Celui-là ? Ah si seulement nous pouvions dire les deux en un, comme le copte !

Il faut aboutir. Certes, la grande déclaration de l'Eveillé peut être « Je suis Cela ». Parce que « Je suis » introduit d'emblée l'idée d'Etre. A l'inverse, « Cela est moi » ne passe guère : c'est de l'inerte. Ainsi donc, dans la même perspective, on comprendra très bien « le Père est Cela » ; on ne comprendra pas bien « Cela est le Père » (à moins d'avoir déjà défini et assimilé ce CELA, auquel cas la déclaration devient superflue).

L'idée d'Etre Vivant est donc à sauvegarder et à mettre en avant dès le premier mot. Au reste, Thomas ne parle-t-il pas dès l'Incipit de « Jésus-le-Vivant » ? Et même, dans les logia 3 et 50, du « Père-le-Vivant » ? *Vivant* est pour lui un mot-clef.

Ce vivant est donc bien notre vérité. De plus, au niveau du simple échange dialectique, il fait image. Or c'est en partant de l'image que Jésus nous enseigne. Car il nous enseigne, ne l'oublions jamais ! Il ne fait même que cela ! Et c'est là une seconde raison de croire qu'en bon enseignant, Jésus, s'il nous parlait français (quel honneur, mes amis !), dirait plutôt «Celui qui» et «Celui-là».

C'est d'ailleurs bien ainsi qu'ont traduit J. Doresse, H. -Ch. Puech et Ph. de Suarez. Et l'on retrouve la même interprétation dans les version latine, allemande et anglaise de la *Synopsis quattuor Evangeliorum*.

Pierre

Erratum : Parmi les quelques fautes qui se sont glissées in extremis dans notre dernier Cahier, il convient de relever les deux *janati* de la page 24, ligne 13 : le premier est correct, le second doit avoir l'accent circonflexe sur la deuxième syllabe (en fait, j'ai mis ces accents en lieu et place d'épèses pour indiquer la longueur). Alors la différenciation signalée apparaît.



BIBLIOGRAPHIE

Nos recensions se limitent aux ouvrages qui sont susceptibles de favoriser notre recherche.

De tels ouvrages ne sont pas monnaie courante, c'est pourquoi notre rubrique «biblio» n'est pas très fournie.

Dans le présent Cahier, il est rendu compte de trois livres qui représentent chacun une approche fort différente de la Réalité. «Le Traité de l'Unité» marque un des cinq ou six sommets de la littérature initiatique. «Etre Dieu» d'Alan Watts met l'accent sur le «sacrilège» par excellence, celui qui était puni de mort dans l'Islam, comme dans le judaïsme et le christianisme. «La philosophie de l'Eveil» de Jean d'Encausse justifie notre nostalgie fondamentale de l'Absolu, elle l'attise singulièrement autant qu'il est possible au concept de le faire, mais elle récusé, en le taxant de chimère, le parcours initiatique.

Cependant, il nous est loisible de ne suivre ni l'auteur ni le critique, car le parcours, qui conduit à l'évidence qu'il n'y a «ni union ni séparation» et que «autre-que-Lui n'est pas», ne saurait, selon nous, être taxé de chimérique : «Le Traité de l'Unité» est justement là pour aplanir le différend.

Al Balabâni — Le Traité de l'unité dit d'Ibn Arabî, suivi de : Fadlallah al-Hindî : L'Épître intitulée «Le Cadeau» sur la Manifestation du Prophète Abdul-Hâdi : Al - Malamatiyah. Traductions d'Abdul-Hâbi. Introduction de Gérard Leconte. — Paris, Editions de l'Echelle (Michel Allard, Editions orientales), 1977. (Traductions islamiques.I).

Les trois textes islamiques qui composent ce recueil ont été publiés en 1911-1912 dans la revue *La Gnose* que dirigeait alors René Guénon et repris ultérieurement dans *Le Voile d'Isis*. La lecture du premier de ces textes qui fait l'objet du présent compte rendu permet de comprendre l'attraction exercée sur R. Guénon par la doctrine ésotérique islamique et l'orientation définitive de son destin spirituel.

Qu'il soit ou non d'Ibn - Arabî ou d'un écrivain de même tendance, ce *Traité de l'Unité*, tout en restant rigoureusement fidèle au Coran et aux hadiths, rejoint la Gnose universelle et les lecteurs de *l'Evangile selon Thomas* y retrouveront aisément l'inspiration de certains logia. D'autres parentés sont évidentes, notamment avec l'Advaita Védanta.

Il n'y a pas lieu de s'en étonner puisqu'il s'agit ici, comme le titre l'indique, de l'affirmation essentielle qui se retrouve dans les textes authentiques : « Rien n'existe en dehors de Lui. . . » Toute autre doctrine, affirme l'auteur, est un « credo idolâtre » et « n'a rien à faire avec la Gnose ».

C'est ce thème que l'auteur développe avec une ferveur ardente et cette poésie enflammée propre à l'ésotérisme musulman : « Tu n'es pas toi mais LUI. . . Tu n'existes absolument pas et tu n'existeras jamais ni par toi-même ni par Lui ni avec Lui. . . Tu ne peux *cesser d'être* car tu n'es pas. . . Si tu reconnais à ton existence cette qualité (c'est-à-dire le néant), alors tu connais Allah, autrement non. . . » On sera sensible à la parenté qui s'impose entre ces adjurations et la vigoureuse affirmation d'Eckhart : « Toutes les créatures sont pur néant. Je ne dis pas qu'elles sont peu de chose, c'est-à-dire quelque chose, mais qu'elles sont un pur néant » (Proposition condamnée par la Bulle de Jean XXII).

C'est par la connaissance de soi que le fidèle parviendra à saisir cette identité suprême qui rejette au néant l'illusion d'une personnalité séparée : « Connaître ton âme, poursuit l'auteur, c'est connaître ce que tu appelles toi-même. C'est aussi connaître la vérité sur les choses qui n'existent pas en dehors de Lui. . . » Mais que dit Thomas ? « Celui qui connaît le Tout, s'il est privé de lui-même, est privé du Tout » (Log. 67). Le fidèle qui se connaît est en revanche éclairé : « Ce n'est pas son existence qui s'est éteinte, c'est seulement son ignorance ». Ainsi, de même que le védantiste qui ne connaît d'autre « péché » que l'ignorance — Avidya —, l'Être intérieur, le « Connaisseur » rejoint le « connu » ; dans le langage de Thomas : « Quand vous connaîtrez, alors vous serez connu. . . » (Log.3). C'est ainsi que doit s'éteindre ce que l'auteur du *Traité* appelle « l'idolâtrie du dualisme ».

Comment se comportera alors l'éveillé ? Il n'offrira plus au monde le masque d'une personnalité dérisoire : « Son extérieur et son intérieur ne sont autres que l'existence même d'Allah, la parole d'Allah ». Il n'a pas à chercher l'extinction de l'existence que certains appellent de leurs vœux puisqu'une telle existence n'est pas. L'initié, connaissant sa raison d'être, sa place exacte dans la hiérarchie de l'Être, se borne à exécuter sa mission séculière : « S'il dit : Je suis Allah, dit l'auteur au disciple, écoute-le attentivement car ce n'est pas lui mais Allah lui-même qui par sa bouche pro-

nonce les mots : Je suis Allah». Ici encore on se souvient des paroles cachées de Jésus : «Celui qui boit de ma bouche deviendra comme moi». (Log. 108).

Chercher «le Père» *en Vérité*, n'est-ce pas découvrir l'essence de son être intérieur ? On sait hélas qu'une telle vérité fait scandale et condamne celui qui ose la formuler. Le supplice d'El Hallaj en témoigne de même que le destin humain de Jésus. Dans les deux contextes religieux, le dualisme instinctif des foules recherche la sécurité dans l'application *littérale* des rites : «Lorsque le marié sort de la chambre nuptiale, alors que l'on jeûne et que l'on prie» (Log. 104). A ces morts spirituels, la joie de l'Eveillé qui s'épanouit dans le Traité de l'Unité, de même que dans de nombreux logia, demeure profondément étrangère.

P.S.

WATTS (Alan) — Etre Dieu. . . (Trad de l'Anglais par W. Desmond). — Paris, Denoël — Gonthier, (1977), (Bibliothèque Médiations).

Sous ce titre volontairement provocant paraît la traduction d'un ouvrage publié en 1964 par Alan Watts et dont le titre original (*Beyond Theology*) est plus fidèle au contenu.

Possédant une solide expérience du Bouddhisme Zen et une connaissance vivante et riche des traditions orientales, ce philosophe anglais que l'on peut qualifier d'anticonformiste, a *pratiqué*, pourrait-on dire, le christianisme en qualité de chapelain universitaire dûment ordonné prêtre aux Etats-Unis. Il a relaté les péripéties de cette dernière expérience dans de passionnants *Mémoires* (1).

Alan Watts se situe effectivement «au-delà de la théologie» pour aborder le christianisme en lui-même sans référence systématique à d'autres religions, comme on étudie une fleur pour en définir les caractères propres. Sa méthode : *une théologie critique* (métathéologie) qui paraîtra sans doute scandaleuse aux yeux des chrétiens, à ceux du moins qui refusent de s'interroger sur l'essence profonde de leur doctrine.

«Surgi du néant» créé par un «Dieu-artisan» qui demeure extérieur à son œuvre comme un potier qui fabrique des pots d'argile, l'homme chrétien est éjecté du Paradis par ce même dieu tout puissant et inflexible. Privé par là même du contact avec une nature amie, créature dépendante et cependant responsable, le chrétien est désormais «piégé dans les remous du Cosmos» et victime d'un funeste «accident». Il se trouve dans une si-

(1) WATTS (Alan). — Mémoires (1915-1965). Traduit de l'anglais par Frédéric Magne.. Paris, Fayard, 1977 (L'expérience psychique).

tuation plus tragique que le Juif de l'Ancien Testament : alors que ce dernier se borne à suivre la Loi, le chrétien, conscient de son accablant péché originel et cependant représentant historique de son Dieu, *doit* suivre et *aimer* le modèle qui lui est imposé tout en réalisant son être propre. Cela en dépit des conditionnements qu'il subit et des œuvres qu'il est tenu d'accomplir pour ressembler à son «modèle» divin.

On sait ce qui résulte de ce travail accompli au service de ce dieu anthropomorphique : emballement des techniques, épuisement démentiel des ressources naturelles, conflits, cas de conscience, déchirement du chrétien hésitant entre l'humilité et l'inflation d'un ego surestimé, mise en œuvre de compromissions hypocrites pour tenter d'échapper au châtement *éternel*, telles sont, selon l'auteur, les conséquences dramatiques de ce cercle vicieux que les théologiens ont bien du mal à justifier !

La solution s'offrirait-elle dans une confrontation avec les religions orientales ? Si l'hindouisme ne peut s'intégrer à la manière d'une poupée gigogne dans le christianisme, la réciproque est, selon l'auteur, possible. Placé dans un contexte oriental, le christianisme assume un tout autre visage, à condition d'élargir ses horizons et de transformer son vocabulaire. La «créature» chrétienne devient alors une infime émanation du divin intégrant l'esprit et la matière. Dans un univers illusoire — la Maya de chrétien se perd alors dans sa propre création et la notion de jeu suffit à dissiper le mensonge d'une identité séparée si peu conforme à la métaphysique orientale et aux données de la science actuelle. Avec la disparition du péché originel s'estompe la lancinante culpabilité qui accompagne le chrétien dans son comportement terrestre. L'homme n'est plus projeté par «accident» dans un univers hostile. Il participe à la totalité et à la joie existentielles.

Il est bien entendu permis de mettre en doute la possibilité d'intégrer le christianisme historique dans une telle suggestions et la «rose» occidentale peut difficilement se comparer au «lotus» hindou. . . Aux yeux des chrétiens qui cherchent sincèrement la vérité de leur être, à ceux qui veulent saisir le sens ésotérique des «paroles cachées» de Jésus, une telle démarche n'est d'ailleurs pas nécessaire ; ces «paroles» s'intègrent naturellement dans une conception d'ensemble dont la clé est la connaissance de l'être intérieur et la disparition de l'ego séparé et de ses absurdes prétentions. C'est finalement, et c'est la conclusion de l'auteur, «un formidable abandon de soi» qui met fin à un faux problème et qui permet de saisir que chaque parcelle infime est Cela (Tat twam asi. . .)

Ceux qui aborderont sans préjugé cette question fondamentale seront ouverts aux riches aperçus de ce petit livre dont l'humour irrévérencieux ne doit pas dissimuler la profondeur.

Jean d'ENCAUSSE — LA PHILOSOPHIE DE L'ÉVEIL — Préface de Robert AMADOU — 103 pp. — PARIS — Librairie philosophique VRIN — 1978.

Redécouvrir en soi-même quelques évidences très simples, mais trop oubliées : tel a été le résultat de la patiente quête menée d'Église en écoles et d'Écritures en systèmes, puis hors de tout sentier battu, par un chercheur obstiné de l'Essentiel ; telle est l'aventure à laquelle il invite à son tour le lecteur dans cette centaine de pages limpides.

Confrontées à l'état de veille ordinaire, certaines *expériences*, quotidiennes comme celles du rêve ou moins fréquentes comme celle de la vision mystique, montrent avec quelle souplesse des états d'être prétendument stables se *substituent* les uns aux autres en «phases» incompatibles, sans résidu, à la manière d'un cristal et de son eau mère. Car d'infranchissables *hiatus*, assimilables aux «points critiques» des physiciens, verrouillent entre eux ces *apparaître* successifs de l'Être. Tout changement d'état, donc tout *éveil* véritable, effectif, passe par l'évanouissement de la forme «de songe» qui le précédait, ainsi que, dans la classique parabole hindoue, le serpent «meurt» quand paraît «naître» la corde ; et l'Éveil Parfait s'opère dans et par l'extinction ultime de l'indéfini des formes — sensibles ou subtiles — qui elles-mêmes, songes équivalents de l'Infini, ne sont qu'illusoires et transitoires extinctions de Celui-ci. Analogiquement, un acteur ne peut naître à Hamlet que s'il meurt à Othello et ne peut s'éveiller à lui-même à la ville qu'en s'endormant à tous ses divers rôles de scène.

On saisit l'articulation de la thèse de Jean d'Encausse.

Pour lui, ceux qu'on appelle habituellement les ésotéristes ont raison dans leur nostalgie et tort dans leur démarche. C'est à juste titre qu'ils ressentent leur exil de l'Absolu sous les limitations de leur individualité, mais ils s'abusent en croyant pouvoir le rejoindre ou le redevenir au terme d'un parcours initiatique *concret* qu'ils accompliraient en personne — d'où la chimère du «libéré vivant» —.

Tout comme «l'éveil à l'eau» d'un bonhomme de neige passe inévitablement par sa fonte, le voyage *initiatique* et *vertical* d'un homme, pour s'effectuer réellement, devrait paradoxalement débiter par le sacrifice de sa forme humaine, autrement dit par sa *mort* matérielle sans laquelle un tel voyage ne sera jamais que pensé et non réalisé.

L'unique éveil accessible à l'homme vivant est donc un éveil *virtuel* qui se borne à contempler, au centre de lui-même, le *concept* de l'Absolu : trace, écho, reflet, sur le plan humain, de cet Absolu que l'homme en tant que tel ne peut que nommer et non incarner. Il s'agit ici, on le comprend,

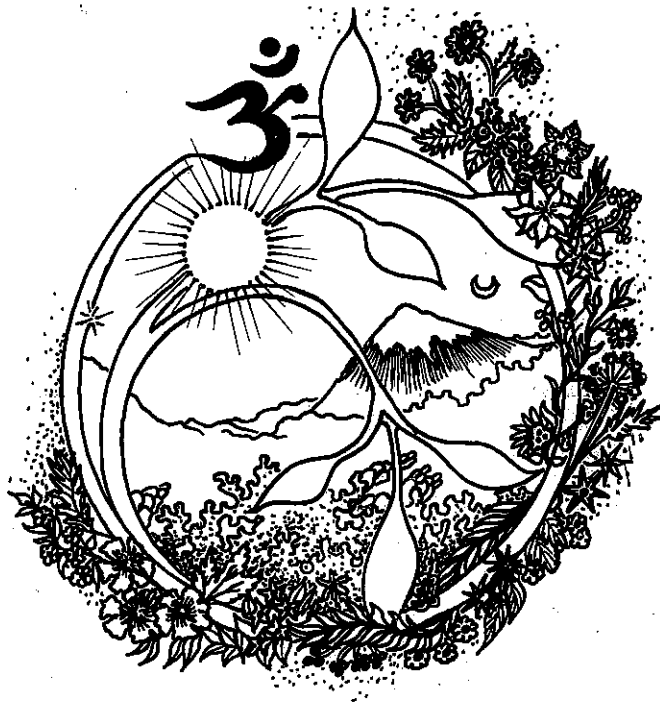
d'un voyage *horizontal* et *philosophique*, ou encore *exotérique*. Le pèlerin ne s'en verra pas délivré du sortilège existentiel auquel il demeurera soumis jusqu'à sa propre disparition, mais simplement de la cécité dont l'envoûtement s'aggravait précédemment. Taxer de sécheresse ou de pessimisme cette perspective serait refuser d'admettre que l'éveil conceptuel de la percée métaphysique, en rendant à leur nature de vertige les vagues du devenir, procure à son adepte l'avant-goût rassérénant et la seule réplique terrestre vivable de «la paix qui surpasse tout entendement» du Grand Eveil nirvânique — lequel, certes, anéantit la fantasmagorie à tous les étages, mais en commençant par l'adepte lui-même. . . — . C'est peu, et cependant c'est beaucoup : c'est, en tout cas, tout ce que l'être humain paraît fondé à attendre de la très générale loi des métamorphoses qui gouverne l'ensemble de la manifestation.

Etrangère aux voies de dévotion et d'action, l'approche de Jean d'Encausse laissera probablement sur leur faim ceux que fascinent les effervescences du cœur, les prouesses du corps, le clinquant des «pouvoirs». Ceux, aussi, qui rêvent de salut post mortem, ou du mirage d'une «réalisation libératrice» au sein même de leur forme humaine. Mais les uns et les autres se duperaient en se réfugiant trop hâtivement dans les consolations de leurs espérances, après avoir décidé qu'il n'est question ici que de pensée, *donc* de raisonnement, *donc* d'une activité subalterne et superficielle. Car réduire la pensée au raisonnement, à la «dialectique», qui n'en est que la fonction spécialisée la plus élémentaire, reviendrait à réduire l'homme à la digestion, ou celle-ci à la mastication. La pensée en vérité, ou l'intellect si l'on préfère, est l'organe de perception des objets abstraits — les plus chargés de signification profonde — comme l'oreille est l'organe de perception des objets audibles. Sous cet éclairage, de la même façon que l'acoustique est la science expérimentale des sons, la philosophie récupère son statut légitime de science expérimentale des concepts, ces messagers de la plus haute Réalité. Et la métaphysique, qui en figure le noyau igné, se retrouve telle qu'elle n'aurait jamais dû cesser d'être : l'étude des concepts de relatif et d'Absolu et des rapports possibles (ou impossibles. . .) entre Celui-ci et celui-là.

On ne résume pas l'exemple même de la densité. Ce trop squelettique aperçu souhaite seulement inciter à savourer plus complètement «La philosophie de l'Eveil» et la captivante arabesque de son exposé où alternent avec bonheur images concrètes et formules lapidaires, où de grands mythes grecs — Thésée et le Minotaure, Pégase et Bellérophon — voisinent harmonieusement avec de frappantes citations du Tao, du Bouddhisme, du Zen, de la Bible, des Soufis ou de la théologie chrétienne dite négative, présentées non comme des «révélation surnaturelles», des «preuves» ou des «autorités», mais comme des points d'appui pour la réflexion. Un tel

texte surprendra peut-être par son faible volume et par son exceptionnelle transparence. Ce sont pourtant les caractères mêmes des gemmes. Avec leur rareté, et l'on sait, dans l'inflation galopante de la chose imprimée, si la rigueur, la cohérence et la pureté concise qui donnent au discours de Jean d'Encausse sa couleur bien particulière, se font rares de nos jours.

L. - P.C.



POÉSIES

Un poète dit ce que le langage discursif ne peut exprimer.

Il a besoin pour être entendu de notre silence. A son tour, s'il est réellement cosmique, il dispose notre espace intérieur à recevoir la révélation de l'indicible.

Nous sommes heureux d'accueillir à Métanoïa Robert Gaud chez qui la quête poétique et la quête métaphysique se confondent en une indissoluble unité.



FRISSON

*Terre,
O Mère
Ecorchée
Par la rage
De fourmis folles
Secoue tes flancs
Crache le feu.
Après séisme
On ne replâtre pas.*

FAUSSE MERE

*De ses dents
La technique
Broie le corps
De la terre
Fait des cubes
De matière
Qui féconde
Monoprix
Où les larves
S'alimentent.*

VASE

*Sein d'argile ouvert
Posé sur la pierre
L'eau du ciel y plut
L'hiver scelle un bloc
Où le jour s'irise
L'argile se fend
Redevient poussière
Bulbe de cristal
Viennent le soleil
Qu'en ton ostensor
Germe la Lumière !*

le 9/5/78
après lecture des
Cahiers Métanoïa
Robert GAUD